

« Être humain ? »

« Être humain ».

Pensive, Alexis appuie sa tête sur sa main et joue avec son stylo. À vrai dire, le sujet ne l'inspire pas, il ne l'inspire plus. Il est huit heures tapantes et la ville est encore assoupie en ce samedi d'automne. Quand elle avait reçu le thème de sa dissertation, la jeune fille avait d'abord pensé que la question était simple et finalement, elle était désemparée. Des millions de lumières virevoltent, à l'image des feuilles brunes dansant dans le parc d'à côté, puis s'éteignent, inlassablement, dans son esprit. Beaucoup de pensées se bousculent mais elles se contredisent tant, convergent si souvent d'un point à son opposé, que ce surplus de réflexion se transforme en confusion, en néant, inexorablement.

« Être humain ».

Cela se résume-t-il à une façon d'être, d'agir ou bien de penser, est-ce plus scientifique, est-ce le nom donné à l'ensemble de la race humaine ? Alexis attrape un dictionnaire pour chercher le sens littéral : « *un être humain est un primate caractérisé par la station verticale, par le langage articulé, un cerveau volumineux, des mains préhensiles, etc.* » Elle referme le livre d'un coup sec, amusée par la définition *justement* peu humaine à ses yeux. Elle saisit son manteau, range maladroitement ses affaires et file au café du coin de la rue. La jeune fille solitaire s'assoit à une table et commande un café. Ironiquement, c'est au milieu de la foule, du brouhaha rassurant, qu'Alexis se sent bien. Une sorte de bulle chaleureuse se forme et elle aime observer les gens depuis sa place, toujours la même. C'est un moyen, pour elle, d'en apprendre sur la psychologie, le comportement de l'homme, à partir de bribes de conversations ou simplement en regardant le miracle de la vie qui se profile devant ses yeux, dans tout son naturel et toute sa splendeur. Le café Montmartre la guérissait un peu. Il la guérissait de sa perte de foi en l'Humanité, parce que c'est précisément ici que les hommes se réunissent et pansent les plaies de leurs cœurs ; d'ici, elle peut contempler les êtres humains.

Les gens entrent et sortent du café pendant qu'Alexis demeure encore confuse. « *Être humain* », est-ce faire partie d'un tout, d'une même unité, celle qu'on appelle « humanité » ? Ou est-ce graviter individuellement tels des milliards de petits électrons libres ? Dans la micro société que crée le Montmartre, « *être humain* », c'est vivre individuellement en communauté, comme le font tous les clients et passants de ce lieu.

Il a commencé à pleuvoir dehors. Le serveur arrive et dépose le café sur le coin de la table. Alexis boit une gorgée et son regard est attiré sur le seuil de la porte. Un enfant tire sur le bras de sa mère et pleure ; il ne veut pas partir, la télévision le captive. Alexis sourit face à l'innocence du petit garçon. Elle se demande si, en réalité, on peut « *être humain* ». Le devient-on, se forge-t-on à le devenir, est-ce à l'usure du temps que se forment les âmes ? Ou, au contraire, celles-ci ne naissent-elles pas pures comme le semble le petit bonhomme en larmes, et ne sont-elles pas altérées, au fil du temps, par les vices et les joies traversés ? Secrètement, elle espère que non, que ce petit être restera insouciant toute sa vie à pleurer les dessins animés, mais elle sait pertinemment que les âmes et les esprits, même les plus innocents, finissent meurtris. Lorsqu'elle lève les yeux sur l'écran du café, elle voit défiler la bande annonce d'un film de super héros. Cela la replonge tendrement dans son enfance. La plupart des enfants admirent les super héros et les adultes pour leur bouclier, leur invincibilité. Puis elle se souvient que maintenant qu'elle a grandi, elle comprend désormais les « méchants » et que les adultes sont souvent plus fragiles que ce qu'ils prétendent être. « *Être humain* », c'est grandir à contrecœur et découvrir que tout n'est que paraître. La société en est un bon exemple, se dit-elle. Quelques-uns oseront remettre en question les valeurs qu'elle prône et la déconstruire pendant que d'autres en seront fiers. Cette même société qui dit œuvrer pour le bien commun mais qui, en réalité, fait intérioriser à ses membres des tas de standards qui n'ont pas lieu d'être et qui font des particularités non plus des traits uniques mais des « défauts ».

Alexis pose sa tasse. Quelques tables plus loin, un groupe d'adolescents rit. Récemment, les réunions personnelles ont été réduites à moins de dix personnes à cause d'un virus incontrôlable. Alexis ne sait pas quoi en penser. Comment vivre une jeunesse qui nous a été volée ? Elle le sait, il y

a beaucoup d'autres moyens de se sociabiliser, mais elle s'interroge quand même. Comment, dans cette période complexe de la vie, est-on supposé trouver les réponses à nos questions si les plus matures sont aussi, voire plus perdus et inquiets que les jeunes ? Comment se trouver si on ne peut pas se chercher ? Il ne s'agit même plus de cacher son inquiétude mais de la communiquer afin de faire réagir. Ces entraves à la liberté en privent beaucoup de l'effervescence de la fête qui est bien souvent un remède aux maux, elle prive les jeunes des échappatoires dont ils ont besoin. L'adolescence fait partie intégrante de la vie et pourtant, peu en parlent. Alexis se promet sincèrement de ne jamais oublier et de raconter, sans honte, son expérience. Elle sait ce qu'est se sentir seule au milieu d'un groupe, elle connaît la pression sociale et les intentions malsaines des adolescents ; elle a traversé ces périodes de doutes, de désillusion, de désespoir, les « *tu verras, ça passera* » sans compassion des plus vieux. Bien sûr que ça passera, les jeunes le savent pertinemment. Seulement, les gens semblent avoir oublié les vestiges de cette période et les troubles qu'elle sème, ils semblent avoir oublié la difficulté de se perdre puis de se réinventer. Mais c'est aussi ça, « *être humain* », pense Alexis : c'est avoir la force de se relever à chaque chute. Car quelque chose ou parfois quelqu'un, que certains appellent espoir, nous tire constamment vers le haut. Alors comment se construire dans un monde qui ne cesse de déconstruire cet espoir, qui ne cesse de poser davantage de questions ?

En face d'elle, un jeune homme lit un livre, un vrai, avec des pages, de l'encre et du cœur. Il la captive autant que lui-même l'est par son bouquin. La fascination de ce décalage temporel, du fait que son portable ne soit pas entre ses mains et que ce papier réussisse à lui voler un sourire de temps en temps, est plus forte que la gêne qu'Alexis éprouve parfois à observer les gens. Elle l'admire. Au-delà d'être un assemblage de pages, l'ouvrage qui l'absorbe est un échappatoire précieux. Les passions qui nous animent n'ont pas à être rationnelles, utiles ni même réfléchies : elles ne sont pas sensées, mais donnent un sens à l'existence. Les rêveurs et les artistes, prisonniers de la beauté du monde, l'ont bien compris ; convaincus par la petitesse de l'homme et envoûtés par la grandeur du monde, des flots infinis de pensées les emportent et des vagues d'inspiration les emmènent, loin de nous.

Sur la table de gauche, une femme lit le journal. Alexis s'est toujours demandé pourquoi ce genre de lecture n'apportait que peu de bonnes nouvelles. Guerres, tempêtes, conflits, faits divers, tout s'enchaîne dans un tourbillon de catastrophes. Elle rêve d'une revue, d'un magazine, qu'importe le support en réalité, qui divulgue sans modération des informations accablantes de bonté. Le fait est qu'ironiquement, les hommes sont capables d'accomplissements merveilleux avec leurs semblables, mais ils ont également la capacité à s'autodétruire ; ils sont leurs propres prédateurs. Chacun sait que les pires abîmes de l'humanité ne proviennent pas de la nature mais de ce que nous nous faisons mutuellement subir. La jeune femme pense que beaucoup ont tendance à oublier qu'« *être humain* », c'est être soi mais aussi les autres. C'est compatir pour l'autre et agir pour son prochain. L'homme a un peu oublié ce qui était véritablement important. En voulant constamment se dépasser, en cherchant à conquérir tous les domaines, il s'oublie. Il oublie ce qui le porte, ce qui est à son origine, ce qui l'aide à survivre. Il en oublie la Terre, la planète qu'on appelait autrefois la planète bleue. Alexis n'est plus sûre que les hommes soient encore capables de la sauver, ou même de se sauver eux-mêmes. C'est à la fois tragique et incompréhensible car pourtant, selon elle, « *être humain* », c'est aussi savoir que nos existences ont une date de péremption et agir en connaissant pertinemment ce destin funeste et commun qui nous unit et nous emprisonne. Un espoir naïf s'était pourtant élevé lors du confinement, et encore aujourd'hui, Alexis s'autorise à être utopiste et à rêver d'un monde qui avancerait, un jour, gouverné par des êtres avançant main dans la main.

Ce confinement qui avait eu lieu quelques mois avant résonnait encore en elle. Alexis ne pouvait pas expliquer comment et combien cela lui avait été bénéfique. C'est comme si le monde avait arrêté de tourner, d'un coup. Comme s'il reprenait son souffle, pour une fois. Comme si la nature reprenait enfin ses droits. Alors que la pandémie décimait le monde et que quelques personnels s'activaient, l'homme avait pris conscience de *qui* et de *ce qui* était vraiment important. Alexis avait pu se recentrer sur elle-même, affronter ses peurs, ses vices, les discussions qu'elle évitait. Elle avait dû se confronter à elle-même et à ses pensées dévorantes et ça lui avait permis de trouver, pour la première fois depuis très longtemps, une sorte de paix intérieure. Elle avait trouvé ça un peu paradoxal de trouver la sérénité au milieu de ce chaos, et elle se sentait même un peu coupable. Coupable de quoi ? Elle ne savait pas vraiment. Alexis aurait aimé dire que l'héritage de la solidarité créée à cette période atypique était resté, mais ç'aurait été mentir.

Dehors, un couple de personnes âgées se promène. Rien ne semble exister autour d'eux. Alexis se dit, peut-être naïvement, que l'amour est une jolie embuscade. Trop souvent éphémère, le temps estompe peu à peu ce sentiment pour le remplacer par une simple affection qu'on confond avec l'amour. La jeune fille le sait, elle a encore beaucoup à apprendre sur ce fait complexe, mais elle sait aussi que c'est souvent un jeu de yoyo ; les êtres s'aiment avant de se mépriser, se lient pour mieux s'arracher, s'attirent avant de se rejeter, se ratent sans se retrouver, partent pour ensuite se regretter... Le souffle de l'amour se fatigue, lentement. Certains ne croient plus en ce sentiment, ou peut-être ne veulent-ils plus. Déceptions, commun accord, impossibilité, distance, fierté... « *Être humain* », c'est aimer l'autre parfois plus qu'on ne s'aime nous-mêmes avant de comprendre qu'avant de se dévouer à quelqu'un, la première personne qui compte réellement c'est nous-mêmes. Chaque pas vers l'autre est suivi d'expériences mais c'est aussi donner un pouvoir de destruction à un tiers, un pouvoir indépendant de notre propre volonté, c'est ouvrir une faille pour que quelqu'un puisse s'y glisser.

Il cesse de pleuvoir dehors. Finalement, « *être humain* » s'apparente à des poupées russes. Comme des boîtes imbriquées les unes dans les autres, les hommes se complètent. Pour elle, « *être humain* » ne prend son sens que dans l'unité de ses diverses individualités.

Le café Montmartre est le théâtre de tellement de choses ; il est le musée des âmes brisées, peintes de mille couleurs, tiraillées par la vie, enjouées, passionnées comme les parisiens le furent à leur apogée, des âmes résignées, juvéniles, innocentes, énervées, et sincèrement plus encore.

Le café Montmartre aide Alexis à se trouver, à se poser des questions, à se réconcilier avec les choses et les gens. Pour elle, ce café au bord du monde contient ce qu'est « *être humain* » : des émotions, des individus, des instants volés, des rencontres, et tant de choses opposées et pourtant si semblables. Dans le café Montmartre, là où les hommes vident leurs verres et leurs cœurs, Alexis trouve l'inspiration. Elle sort, puis inspire lentement et, comme à la suite de chaque visite passée dans cet endroit isolé, elle se sent vivante, elle se sent *humaine*.

Lou-Anne Marchais
(Lycée Yourcenar, Le Mans)